

Sénèque

Lettres à Lucilius

Présentation
et traduction par
Marie-Ange Jourdan-Gueyer



Sénèque

Lettres à Lucilius (1-29)

« Une grande partie de la vie s'écoule à mal faire, la plus grande à ne rien faire, la vie tout entière à faire autre chose. Quel homme me citeras-tu qui mette un prix au temps, qui estime la valeur du jour, qui comprenne qu'il meurt chaque jour ? Mon cher Lucilius, embrasse toutes les heures. »

LETTRE 1

Vivre en accord avec le destin, se défaire du superflu, adopter une attitude digne face à la mort et garder, en toutes circonstances, la tranquillité de l'âme : telles sont les leçons que Sénèque enseigne à son disciple Lucilius au fil de cette correspondance pédagogique. Manuel pratique à l'usage de l'apprenti stoïcien, les *Lettres à Lucilius* (1^{er} siècle apr. J.-C.) nous exhortent de changer nos habitudes afin de nous changer nous-mêmes, et d'apprendre à mourir – pour essayer de vivre.

Présentation, traduction, notes, index, chronologie et bibliographie par Marie-Ange Jourdan-Gueyer

Édition corrigée et mise à jour

Texte intégral

Illustration :
Virginie Berthemet
© Flammarion



Flammarion

LETTRES À LUCILIUS

*La philosophie de l'Antiquité
dans la même collection*

- ARISTOTE, *Catégories. Sur l'interprétation* (édition bilingue). – *De l'âme. – Éthique à Eudème* (édition bilingue). – *Éthique à Nicomaque. – Métaphysique. – Météorologiques. – Le Mouvement des animaux. La Locomotion des animaux. – Parties des animaux* (édition bilingue). – *Parties des animaux*, livre I. – *Petits Traités d'histoire naturelle. – Physique. – Les Politiques. – Premiers Analytiques. – Rhétorique. – Seconds Analytiques* (édition bilingue). – *Sur la justice (Éthique à Nicomaque, livre V). – Traité du ciel* (édition bilingue).
- CONFUCIUS, *Entretiens avec ses disciples*.
- DIOGÈNE LAËRCE, *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres* (2 vol.).
- ÉPICTÈTE, *Manuel*.
- ÉPICURE, *Lettre à Ménécée* (édition avec dossier). – *Lettres, maximes et autres textes*.
- GALIEN, *Traités philosophiques et logiques*.
- HÉRACLITE, *Fragments*.
- HIPPOCRATE, *L'Art de la médecine*.
- LUCRÈCE, *De la nature* (édition bilingue).
- MARC AURÈLE, *Pensées pour moi-même*, suivies du *Manuel d'Épictète. Penseurs grecs avant Socrate. De Thalès de Milet à Prodicos*.
- PLATON, *Alcibiade. – Apologie de Socrate. Criton. – Le Banquet. – Le Banquet. Phèdre. – Charmide. Lysis. – Cratyle. – Écrits attribués à Platon. – Euthydème. – Gorgias. – Hippias majeur. Hippias mineur. – Ion. – Lachès. Euthyphron. – Lettres. – Les Lois* (2 vol.). – *Ménexène. – Ménon. – Parménide. – Phédon. – Phèdre* (édition avec dossier). – *Phèdre*, suivi de *La Pharmacie de Platon* par Jacques Derri-da. – *Philèbe. – Platon par lui-même. – Le Politique. – Premiers Dialogues (Second Alcibiade. Hippias mineur. Premier Alcibiade. Euthyphron. Lachès. Charmide. Lysis. Hippias majeur. Ion). – Protagoras. – Protagoras. Euthydème. Gorgias. Ménexène. Ménon. Cratyle. – La République. – Sophiste. – Sophiste. Politique. Philèbe. Timée. Critias. – Théétète. – Théétète. Parménide. – Timée. Critias*.
- PLOTIN, *Traités* (9 vol.).
- PLUTARQUE, *Dialogues pythiques. – Dialogue sur l'amour*.
- SÉNÈQUE, *De la providence. De la constance du sage. De la tranquillité de l'âme. Du loisir. – La Vie heureuse. La Brièveté de la vie*.
- LES SOPHISTES, *Anthologie* (2 vol.).
- XÉNOPHON, *Anabase. – Le Banquet*.

SÉNÈQUE

LETTRES
À LUCILIUS

1 à 29 (livres I à III)

*Traduction, présentation, notes, index,
chronologie et bibliographie*

par

Marie-Ange JOURDAN-GUEYER

Édition corrigée et mise à jour en 2017

GF Flammarion

*Publié avec le concours
du Centre national des lettres.*

© Flammarion, Paris, 1992.
Flammarion, 2017, pour cette édition.
ISBN : 978-2-0814-0449-6

PRÉSENTATION

Un philosophe controversé

La renommée de Sénèque a traversé les siècles dans une ambiguïté constante. La complexité du personnage et de sa pensée comme l'abondance de ses talents n'ont cessé de fasciner mais l'ont rendu suspect : parce qu'il était prosateur et poète, on a nié que Sénèque le Philosophe et Sénèque le Tragique fussent un seul et même écrivain ; parce qu'il fut à la fois un homme politique et un penseur, on a cherché à rabaisser tantôt l'un, tantôt l'autre de ces rôles entre lesquels plusieurs de ses ouvrages avaient pourtant tissé des liens de complémentarité. Tout en le traitant donc de demi-philosophe ou de politicien hypocrite au service des Puissants (Agrippine, puis Néron), on a longtemps négligé de définir sa place dans l'évolution du stoïcisme et son influence dans la construction séculaire de l'idéologie impériale qui permit à Rome de durer. Quant au travail stylistique considérable de l'écrivain, qui marque une étape dans l'histoire de la littérature latine, on l'a dénigré, peut-être en le comprenant mal, depuis la première réaction néoclassique de Quintilien. C'est que ce dernier vivait sous Domitien (soit quelque trente ans après la mort de Sénèque), alors que le goût était en train de changer, contredisant sa gloire posthume. De fait, les principales critiques, visant la forme ou le fond, qui lui ont été adressées au fil du temps se trouvent déjà clairement énoncées au livre X de

L'Institution oratoire : « manque d'exactitude » philosophique, style « corrompu » et, ce qui est pis, rempli de « défauts agréables », à quoi s'ajoutent l'ambition personnelle ou une excessive confiance en son propre génie...

On constate, d'autre part, que dans les périodes de crise ou de renouveau religieux et moral qui ont fait évoluer le monde occidental, on a retrouvé à chaque fois le goût de lire Sénèque : au temps des Pères de l'Église, au Moyen Âge comme dans la Renaissance des humanistes auxquels nous devons les magistrales éditions princeps de ses œuvres, au siècle de la Fronde puis des jansénistes comme à celui des Lumières et de la Révolution française, au XIX^e siècle, enfin, qui voit se mettre en place les premières études universitaires. Mais, bien que notre dette soit grande aussi à leur égard, celles-ci nous ont transmis un jugement réducteur en classant Sénèque (de même qu'Épictète) dans le groupe des « moralistes » de l'Antiquité : la dénomination est un peu vague.

Les recherches contemporaines qui pratiquent une approche des textes systématique, précise et technique, ont balayé tout cela. Et Sénèque apparaît aujourd'hui comme un personnage clé du premier siècle du Principat, tant dans les lettres et la philosophie qu'en politique. Or les deux domaines, à compter de la fin du règne d'Auguste, sont en conflit permanent. Si la tradition nous a laissé de lui un portrait contradictoire, certes tourmenté, mais aussi controversé, à tout le moins difficile à saisir, c'est que l'époque elle-même présente cette caractéristique et demeure difficile à appréhender pour les Modernes.

Le philosophe et le pouvoir : un conflit moral

La vie de Sénèque traverse, en effet, le règne des cinq premiers Césars, soit de la dynastie julio-claudienne, fondatrice du nouvel ordre, dans sa totalité : né autour de

l'ère chrétienne, il grandit sous Auguste, est *adulescens* sous Tibère, reçoit alors une solide formation rhétorique et philosophique et, après un séjour en Égypte, commence une carrière politique par de brillants débuts (il est questeur en 35) et de beaux succès oratoires dont prend ombrage Caligula ; intégré à la plus haute société romaine, il participe de façon décisive à la lutte politique au point de se compromettre avec Julia Livilla, sœur de Caligula, et, à la mort de celui-ci, se retrouve exilé en Corse par Claude ; il y demeurera huit ans avant qu'Agrippine, devenue l'épouse de Claude, le fasse rappeler, sans doute pour gagner l'opinion des sénateurs ; de retour à Rome, il réintègre aussitôt la carrière politique en accédant à la préture en 50 et se voit confier l'éducation du jeune Néron. À l'avènement de ce dernier, il joue le rôle de ministre-conseiller et c'est lui, dit-on, qui gouverne l'Empire le temps d'un « quinquennat » (de 54 à 59) ; mais l'élève prend son essor : peu à peu Sénèque voit son influence diminuer jusqu'au jour où, nous conte Tacite, il offre de lui-même à Néron de se retirer ; ce qu'il fait sans ostentation ni rupture apparente (en 62). Il consacre alors son loisir aux études, rédige ses derniers ouvrages, entame, surtout, une correspondance philosophique avec son ami Lucilius. Mais Sénèque demeure à Rome un nom et une présence qui pèsent, même de loin, et l'empereur, profitant de la découverte d'une conspiration, lance une vague répressive qui atteint son vieux maître : Sénèque reçoit l'ordre de se suicider. Nous sommes en 65. Néron lui-même ne sait pas qu'il ne lui reste plus que trois ans à vivre.

Notre source la plus directe et la plus riche se trouve dans les *Annales*. À l'inverse d'un Dion Cassius qui, au début du III^e siècle, se montrera franchement hostile au philosophe, Tacite, lui, trace de Sénèque un portrait nuancé, ambigu au premier abord mais finalement plutôt favorable, du point de vue de l'objectivité historique.

Environ cinquante ans après sa mort, se consolident ainsi l'ascendant du stoïcien, le renom du personnage et de son œuvre, tandis que s'épanouit sous le règne des Antonins l'idéologie du bon Prince qu'il aura largement contribué à forger.

Et ce n'est pas un hasard si Tacite place dans la bouche d'un délateur nommé Suillius (*Annales*, XIII, 42-43) les principaux reproches qui lui sont adressés : une carrière faite de jalousies littéraires, d'intrigues politiques et de débauche (l'affaire Julia Livilla), le tout couronné par un enrichissement démesuré, peu compatible avec les « préceptes des philosophes » ; à quoi l'historien ajoute des compromissions répétées dont il fournit çà et là l'illustration : Sénèque rédigeant pour le jeune Néron l'éloge officiel de Claude et participant de la sorte à la « comédie de la tristesse » qui suivit son assassinat (*Annales*, XIII, 3-4), alors que nous savons qu'il est aussi l'auteur de *L'Apocoloquintose*, pamphlet satirique impitoyable contre l'empereur défunt ; Sénèque couvrant successivement les meurtres de Britannicus puis d'Agrippine (*Annales*, XIII, 18 à 21, et XIV, 7 à 11), alors qu'il est, peut-être bien dans l'intervalle séparant ces deux meurtres, l'auteur du fameux discours ou traité *De la clémence*...

À lire les *Annales* dans leur ensemble, on s'aperçoit que ces accusations ne sont autres que celles qui traversent l'œuvre entière et par lesquelles Tacite incrimine les différents princes qui se sont succédé après Auguste, par contraste avec l'heureux règne de Trajan, son contemporain. Sous celui des premiers Césars, en effet, l'élite équestre et sénatoriale du monde romain, écartée de l'exercice réel du pouvoir, ne fut-elle pas vouée à dépendre de la volonté du Prince et de ses largesses, par suite à vivre dans un perpétuel compromis avec lui et à progresser dans une carrière faite de succès mondains individuels plutôt qu'au service de l'État ? Mais si les

membres de cette élite sont privés du pouvoir de décision (centralisé), ils ont en main la gestion des affaires ainsi que l'administration des nouvelles provinces de Rome, parfois bien éloignées, aux fins de consolider l'Empire. C'est pourquoi ils doivent trouver des solutions à ce conflit moral pour régler leur conduite.

Concilier action et doctrine

Subtil analyste d'une époque, Tacite l'aura compris : Sénèque fut celui qui apporta des réponses, puisées dans l'orthodoxie stoïcienne, à la triple difficulté qu'ils rencontraient :

– au luxe et à l'asservissement aux richesses, le philosophe oppose la nécessité absolue de se détacher des biens matériels : qu'importe combien l'on possède, si l'on réussit à ne pas en être dépendant, ni physiquement, ni psychologiquement, et pourvu qu'on en fasse bon usage ;

– à la position sociale et aux honneurs liés au service inévitable du Prince, Sénèque oppose l'*amor fati* : que chacun accepte et assume la place qu'il occupe parce qu'elle lui a été assignée par le destin, sauf – et la restriction est d'importance – si la dignité même de son être est mise en cause, auquel cas il est permis de choisir le suicide (considéré alors comme un dernier acte d'obéissance au destin) ;

– enfin, s'il faut savoir mépriser la fortune (c'est-à-dire les coups du sort, les injustices, la défaveur du Prince...), vivre en accord avec le destin implique la doctrine de l'opportunité (*eukairia*) : prévoir même le pire mais se soumettre aux circonstances et guetter la « bonne occasion » – aussi bien, avoir l'échine souple pour ne pas heurter inutilement le Pouvoir, s'adapter aux réalités de ce même Pouvoir. C'est toute une casuistique de la raison

d'État comme de la vie quotidienne qui se trouve développée dans les œuvres de Sénèque, et qui, à elle seule, permet à l'homme rationnel de triompher de l'arbitraire et au sage de garder, en toutes circonstances, la tranquillité de l'âme.

Si bien que, philosophe et poète d'un côté, il nous a laissé en vers comme en prose des œuvres majeures de son siècle où sont exposées et traitées « à vif » les épreuves de la puissance et de la richesse (dialogues et lettres) ainsi que les souffrances des passions (tragédies). Brillant orateur et homme politique de l'autre, il a manqué de peu, dans sa jeunesse, l'accès au Principat qui lui aurait été ouvert, sans doute, s'il avait épousé la sœur de Caligula (puisqu'il serait alors entré dans la famille julio-claudienne), mais il paya son échec par l'exil ; plus tard, guidant, avec Burrus, les pas du jeune Néron, il présida en fait, sinon en titre, aux destinées de Rome et mena, l'espace de quelques années, une politique qu'on s'accorde à louer : austérité économique, reconnaissance des avis du Sénat pour assurer l'équilibre du pouvoir, modération et clémence à l'intérieur, pacifisme aux frontières.

De plus, mise au service d'un tel programme de gouvernement, son ambition – qu'on pourrait aussi appeler « engagement » – alla de pair tout au long de sa vie avec l'effort de construire une idéologie juste pour l'Empire où la figure du Prince (qui s'impose désormais : la République n'est plus qu'un souvenir), maître et bienfaiteur du genre humain, doit rayonner comme le soleil dans l'univers, à l'instar de la théologie solaire dans la tradition égyptienne, et comme la raison lorsqu'elle domine l'esprit humain, émanation de la raison naturelle qui dirige le cosmos, selon la doctrine stoïcienne.

Enfin, Sénèque élaborait parallèlement une doctrine d'harmonie sociale par le traité *Des bienfaits* qui analyse

et prône de nouvelles relations interpersonnelles fondées sur la reconnaissance et le juste échange de « services ».

Il se peut que cette double réflexion, d'ordre politique et social, soit venue trop tôt : les temps étaient mouvementés, le pouvoir encore mal assuré sur ses bases. Au siècle suivant, sous d'autres empereurs, comme on l'a dit, elle portera ses fruits.

Loin, donc, d'être en contradiction avec sa vie, le stoïcisme de Sénèque lui permet de résoudre les conflits renouvelés qui se présentèrent à lui, d'inventer des solutions originales et de voir plus loin. Ce qui passionnait visiblement Sénèque, et, du même coup, le rend passionnant par-delà l'écart du temps, c'est cette bataille continue pour concilier vie et doctrine, action et théorie, cette confrontation permanente avec la réalité vécue, cette pensée toujours sur le qui-vive car il y a une décision à prendre à chaque instant pour persévérer dans son être.

Lucilius, le disciple et l'alter ego

Se tenir en éveil et éveiller autrui, tel est le but, en effet, de tous ses écrits de morale. Si la philosophie sert l'action individuelle, on ne philosophe pas seul. Le sage, lui-même, a besoin d'ami(s), affirme Sénèque (*Lettre* 9). À l'amitié politique, qui unit traditionnellement les Romains selon leurs liens de parenté et leurs affinités au sein de la cité, est substituée l'amitié philosophique, autre expression de la solidarité fondamentale qui unit les hommes selon la nature mais que ceux-ci ont oubliée. Toutes les œuvres en prose de Sénèque, qu'elles soient ou non désignées sous ce terme, sont des « dialogues » avec le dédicataire qui joue le rôle d'interlocuteur fictif, selon le procédé de la diatribe, au cours du raisonnement. Les *Lettres à Lucilius* sont l'aboutissement du genre : elles se

présentent comme une série de dialogues successifs qui se complètent les uns les autres au fur et à mesure qu'avance l'enseignement philosophique.

On admet aujourd'hui qu'elles sont de véritables lettres, peut-être remaniées par endroits ou tronquées en vue de leur publication. Leur destinataire, Lucilius Junior, nous est connu par les renseignements épars que l'auteur nous livre : un peu plus jeune que Sénèque, il le connaît de longue date. Comme lui, il aurait été, à la fin du règne de Caligula, impliqué dans des conspirations et inquiété par l'empereur, puis par Messaline. À l'époque de la correspondance, il est procurateur en Sicile et voyage souvent, probablement pour ses obligations administratives. Il a beaucoup de points communs avec Sénèque, on se plaît à le remarquer : originaire sans doute de Pompéi, il s'est élevé au rang équestre et accomplit une carrière intéressante ; il se montre ambitieux, y compris dans le domaine littéraire : Sénèque loue son talent pour les vers bien frappés et, à la faveur de son séjour en Sicile, on a supposé qu'il était l'auteur du poème *L'Etna* qui nous a été transmis, mais il ne nous reste aucun autre de ses ouvrages ; esprit cultivé et exact, il apprécie aussi bien les sciences de la nature que les points techniques de la philosophie, penchant contre lequel Sénèque, parfois, le met en garde. Surtout, il lui ressemble par son tempérament énergique, son enthousiasme un peu trop prompt, sa curiosité en tous domaines.

En Lucilius, donc, le philosophe trouve l'interlocuteur idéal, à qui il s'adresse comme à un autre lui-même, et ce rôle de *miroir* est loin d'être négligeable dans une telle correspondance. Nul doute que Sénèque repère chez son ami les mêmes défauts, les mêmes erreurs du néophyte qu'il fut un jour. Mais en retour, si l'on ne philosophe pas seul, on philosophe aussi pour soi, pour progresser

soi-même sur le chemin de la sagesse : la lettre philosophique est alors l'occasion de faire le point sur ses propres connaissances, sur ses propres efforts, et l'on peut aller jusqu'à dire qu'elle consiste en une « auto-analyse » à laquelle l'autre est convié et associé (*Lettre 27*, 1). Le progrès s'effectue à deux : l'un entraînant l'autre, le maître n'ayant, somme toute, sur le disciple qu'une assez courte avance.

Chaque lettre est un exercice spirituel pour son auteur, qui s'adapte à l'autre – son destinataire – dans un échange intime : en cela consiste la véritable communication entre deux êtres qui se sont élus l'un l'autre, et c'est précisément ce qui s'appelle l'« amitié philosophique ».

Enseignement théorique et pédagogie

Dans cette optique, Sénèque invente, avec les *Lettres à Lucilius*, une formule inédite dans la littérature latine : une correspondance pédagogique (inspirée notamment des lettres d'Épicure qu'il connaît et cite quelquefois) où il tente de conjuguer peu à peu l'enseignement doctrinal et l'application concrète, quasi immédiate.

C'est pourquoi la démarche remonte de la pratique vers la théorie : partant des difficultés que rencontre chaque jour son « élève », Sénèque distribue d'abord des conseils qui visent à faire adopter et suivre une ligne de vie (*parénèse*) ; par la suite, il introduit des exposés touchant aux grands points de la philosophie stoïcienne telle qu'elle a été élaborée par les fondateurs (Zénon, Cléanthe, Chrysippe) puis transmise à Rome par Panétius au II^e siècle et Posidonius au I^{er} siècle av. J.-C., dès lors fortement teintée de platonisme : c'est l'enseignement des *dogmes (decreta)* à côté des *préceptes (praecepta)* dont Sénèque, dans deux lettres centrales (94 et 95), affirmera la coexistence nécessaire et l'interdépendance.

Il s'agit donc bien d'un « cours » de philosophie. D'où le plan général du recueil : quoiqu'il nous manque la fin de la correspondance (une quinzaine de lettres ?), on peut remarquer que les cent vingt-quatre lettres que nous possédons se font de plus en plus longues, de plus en plus théoriques au fur et à mesure que l'on avance dans la lecture, puis la tendance s'inverse et les dernières lettres redeviennent plus brèves. Cet allongement quantitatif répond à l'approfondissement de l'enseignement dispensé, eu égard aux progrès personnels du disciple.

L'évolution interne à l'ouvrage devrait se lire également à travers les thèmes abordés de lettre en lettre. Mais la chose est complexe : on constate une forte récurrence des thèmes essentiels (attitude face à la mort et à la souffrance, détachement des biens fortuits...) qui, malgré des points de vue légèrement différents, passe pour une série de répétitions. C'est que la progression obéit surtout à un processus psychologique : Sénèque ne tient pas seulement compte de l'état des connaissances de l'élève, mais encore de son état d'esprit, de sa bonne volonté, de ses réticences. Il faut le persuader, le rappeler à l'ordre, soutenir ses efforts, revenir à la charge, saisir au vol le moment propice de reparler de tel ou tel sujet spécifique (l'ambition, les richesses, la retraite, les études, la notoriété...), susciter habilement une prise de conscience...

En somme, on pourrait dire que tout l'impact des *Lettres à Lucilius* s'inscrit dans une alternance de stabilisation et de déstabilisation : d'une part, Sénèque cherche à encourager les premiers pas de son ami vers le stoïcisme, d'autre part, il ne manque pas de le bousculer dans ses certitudes, ses habitudes ; ainsi, l'utilisation des citations épicuriennes dans les premières lettres est faite à la fois pour le déconcerter et pour l'entraîner : s'il est vrai que Lucilius nourrissait auparavant des convictions

proches de celles du Jardin, son « directeur », fin pédagogue, trouve dans les maximes d'Épicure le point d'articulation qui favorisera le passage d'une philosophie à l'autre.

Sous couvert, en effet, de puiser dans le trésor des vérités communes, Sénèque en vient à opposer les deux options : contre l'analyse en surface de l'épicurisme (philosophie de la sensation, du plaisir, de l'instant, du hasard engendrant la nécessité), il affirme la profondeur stoïcienne (qui parle raison, vertu, plénitude, chaîne de causalité) et invite Lucilius à revenir à lui-même et à sa conscience par un mouvement d'intériorisation de la liberté individuelle (ou *autarcie*).

Ces citations se présentent, selon la formule convenue, sous la forme d'un « badinage » en fin de lettre jusqu'à la vingt-neuvième incluse dans laquelle Sénèque annonce sans préavis qu'il ne joindra plus à ses envois de tels « petits cadeaux ». Sur une réclamation de Lucilius, il s'en explique un peu plus tard dans la *Lettre 33* : il est temps de penser par soi-même. Lucilius a suffisamment progressé maintenant pour se faire confiance et tirer de ses propres lectures et réflexions des sentences à méditer. Les vingt-neuf premières lettres – traduites dans ce volume – constituent donc un premier groupe de lettres (réunies en trois livres dans la tradition manuscrite) qui se détachent en tête du recueil, comme une introduction au stoïcisme doublée d'une exhortation à la conversion philosophique (ou *protreptique*). Ce découpage formel est complété par un aspect thématique : chaque lettre étant un opuscule traitant d'un point particulier, la série recense les principales situations à vivre qui nécessitent une analyse critique suivie d'un changement de conduite. Il s'agit de commencer par installer le disciple dans une nouvelle attitude de vie. Sénèque part donc des faits de l'expérience quotidienne (le temps mal employé dans la

Lettre 1, la mauvaise influence de la foule et des spectacles romains dans la *Lettre* 7, le vieillissement dans la *Lettre* 12 et la place accordée à l'entretien de son corps dans la *Lettre* 15, par exemple) pour favoriser ce nécessaire retour à soi (le temps nous appartient s'il est bien employé, se tenir à l'écart de la foule est indispensable pour se préserver, la vieillesse est l'occasion d'assurer à l'âme sa prééminence sur le corps auquel on ne doit pas accorder plus d'importance qu'il ne le mérite, pour reprendre les lettres citées), sans passer encore par l'enseignement dogmatique proprement dit.

La raison et la fortune

Il faut se garder, cependant, d'étendre trop vite au contenu une interprétation « psychologisante » : selon leur dénomination latine, les *Lettres à Lucilius* sont des *epistulae morales* et, en ce sens, elles sont un traité de philosophie pratique ou, si l'on ose l'expression, de « métaphysique appliquée ». Chaque développement d'ordre moral, même le plus banal d'apparence, est lourd de sens parce qu'il est porté par une doctrine sous-jacente non encore dévoilée. C'est ainsi qu'à travers une causerie familière et des conseils privés apparaissent çà et là, placés à dessein, des mots et des notions relevant du vocabulaire stoïcien mais choisis et utilisés de telle sorte qu'ils participent également du langage courant : le terme *commodum* par lequel Sénèque traduit la notion technique de « préférable » élaborée par Chrysippe en fournit un bon exemple puisqu'il signifie aussi « avantage », « commodité » dans la langue de tous les jours.

D'autre part, pour changer d'attitude, il convient au préalable de modifier – ou de redresser – le fonctionnement de ses facultés intellectuelles, et les paroles du maître visent d'abord à amener l'élève à « ordonner » son

intelligence (*componere mentem* dirait Sénèque) afin qu'elle demeure sous la domination infuse de la raison. Le philosophe entraîne donc Lucilius à un effort de *rationalisation de soi* qui lui permette de rationaliser sa perception du monde et son contact avec lui. Voilà pourquoi toute lettre se construit sur un conflit d'arguments de type diatribique, rationnel contre irrationnel, se résolvant parfois dans un paradoxe (le sage a besoin d'ami(s) même s'il n'a pas besoin d'ami(s) pour être heureux, démontre ainsi la *Lettre 9*). Toute lettre se développe dans un dialogue avec l'irrationalisé qui se nomme « fortune » au temps des Romains – non pour chercher à la réduire (l'homme n'a aucune prise sur son avenir) mais pour s'en affranchir. Toute lettre crée un système de rationalité critique et autocritique dans lequel elle fait entrer son lecteur.

Conjuguer raison et imagination

D'où la *Lettre 24* qui propose un modèle en forme de *praemeditatio futurorum malorum* (ou entraînement à prévoir et à supporter les malheurs futurs). On y voit défiler quelques grandes figures historiques qui surent résister héroïquement aux pires situations. Il est remarquable que Sénèque, loin de revendiquer une quelconque originalité dans ces exemples, avoue puiser sans vergogne dans le répertoire traditionnel des écoles de déclamation. Or ni l'exemple final de Caton – héros stoïcien s'il en fut – se suicidant à Utique pour échapper aux armées de César triomphant, ni les autres personnages évoqués n'ont, à vrai dire, de rapport avec ce qui pourrait arriver à Lucilius, quels que soient l'étendue de ses ennuis et les risques qu'il encourt à cause d'un procès inquiétant. Quelles que soient même les menaces éventuelles (et que nous ignorons) de la tyrannie impériale, on est bien loin

de la situation exceptionnelle que l'ultime défenseur de la République romaine a connue : au sens strict, jamais Lucilius n'aura l'occasion « d'imiter » Caton, et encore moins Mucius Scaevola s'infligeant une brûlure atroce sous les yeux du roi ennemi Porsenna.

On s'interroge à bon droit sur la validité de tels passages où Sénèque s'attarde sur les détails les plus pénibles (la main de Mucius se liquéfiant dans le feu jusqu'aux os). Nous devinons, pourtant, qu'il ne faut pas les réduire à l'anecdotique ou à l'ornemental : les borner à un souci « décoratif » fait, d'ailleurs, taxer régulièrement l'écrivain d'excès « baroques », voire de mauvais goût et de complaisance malsaine.

De fait, là se situe l'impact psychologique de la rhétorique sénéquienne, qui se superpose à la visée méthodologique : les *exempla* de la *Lettre 24* – comme, dans le registre opposé, l'apologue ironique du nouveau riche qui fait apprendre à des esclaves la poésie grecque à sa place pour paraître cultivé (*Lettre 27*) – ont pour objet d'impressionner fortement l'imagination du lecteur. Car le but est double : il s'agit d'opérer une conversion de l'imaginaire autant que de l'intelligence afin que le disciple conçoive mais aussi se représente un rapport au monde différent. Le style « corrompu » (Quintilien voulait dire trop vif, haché, négligeant syntaxe et liaisons au profit de l'effet), l'art de la formule percutante comme la brutalité des images concourent à cela : la prise de conscience et le progrès philosophique passent par la sensibilité autant que par la rationalité.

Par suite, et on le voit dans l'ensemble des écrits philosophiques (dialogues, consolations, lettres), Sénèque procède à une réévaluation générale de l'émotion (*affectio*) qui ne saurait être confondue avec les manifestations de la passion (*affectus*). Les signes extérieurs de la timidité, par exemple, loin de nuire aux individus, garantissent, au

Mise en page par
Pixellence/Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EHPN000808.N001
Dépôt légal : février 2017